

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 5 (1902)
Heft: 254

Artikel: Comptabilité agricole
Autor: Zan, P. I.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-251869>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

naît de vibrer. Et la jolie Yette, qui jadis ne pensait qu'à rire, rêva...

II

L'auteur de la lettre bleue était Jean, un beau garçon, à la moustache fière ; jamais il n'avait parlé à la jeune fille que de choses indifférentes, mais tout-à-coup elle se rappelait les rougeurs subites, ses façons gauches, ses regards gênés, quand il se trouvait auprès d'elle.

Lui !... Jean !... pour mari !

Yette sourit, puis machinalement, déchira la lettre en petits morceaux qui s'éparpillèrent sur le sol.

— Après tout, pensa-t-elle, pourquoi pas ?...

Mais elle tenait dans sa main gauche l'autre lettre à peine dépliée.

Celle-là était signée par Pierre, un jeune hamme du pays voisin, pâle et blond, très estimé ; plusieurs fois elle l'avait rencontré, chez des parents, mais jamais ils n'avaient échangé de longs propos. Lui aussi il l'aimait d'amour, et au point de commettre une folie si elle ne voulait pas être sa femme. Se marier !... déjà !...

Pierre ne lui déplaçait pas. Au contraire. Il avait l'air bon et simple, et ne serait-ce pas une joie charmante de s'associer à sa vie.

Mais, alors, Jean ?

Yette déchira la lettre rose, comme elle avait déchiré la lettre bleue, et leurs débris se mêlèrent sur le gazon. La pauvre petite se trouvait toute décontenancée. Que faire ? Que penser ? Fallait-il répondre ?... Yette repassa dans sa mémoire les événements de toute sa vie ; jamais elle n'avait causé de peine à personne, cherchant toujours à se montrer bonne, charitable, avec chacun.

Grand'mère passait. Yette accourut, lui mit les bras autour du cou et, calme, interrogea :

— Qu'aurais-tu fait si, le même jour, de deux côtés, on t'avait dit que l'on t'aimait ?

Grand'mère, stupéfaite, essuya ses lunettes pour être bien sûre que c'était sa petite Yette qui parlait ainsi.

— Dame ! mignonne, ce que j'aurais fait... C'est bien simple... Je me serais demandé quel était celui des deux que j'aimais moi-même...

La belle solution !

Lequel des deux ? Mais Yette n'en savait rien. Tous deux lui paraissaient très gentils et lui faisaient bien de l'honneur en pensant à elle !

Ce soir-là, elle ne dormit guère, cherchant à résoudre le grave problème. Peut-être Pierre était-il plus sérieux ? peut-être Jean était-il plus joli garçon ? Oui, ma foi ! Jean valait mieux, si tant était qu'elle put penser à se marier, idée qui ne lui était encore point venue jusque-là.

Mais que dirait Pierre ? N'avait-il pas parlé de s'aller tuer, si elle refusait ? Fallait-il le laisser mourir ? Et quand, très tard, Yette s'endormit, son choix n'était pas encore fait ; seulement en attendant, tout bas, à chacun, elle accorda un peu de son cœur.

III

— Yette, j'ai à te parler.

— Qu'y a-t-il mon père ?

— Il y a que quelqu'un m'a demandé ta main, aujourd'hui même... Un riche parti... J'ai subordonné ma réponse à la tienne, bien entendu et je tiens à savoir ce que tu penses.

Yette trembla.

— De qui donc s'agit-il, père ?

— De Christian, le fils de mon vieil ami Claude, le plus riche fermier des environs.

Quoi ! Christian, le riche Christian, songeait à elle, pauvrette ? Certes oui, c'était un fameux parti. — un parti duquel rêvaient les plus belles filles du pays ! Yette aimait à bavarder avec Christian, le samedi matin, quand, avant d'aller

à la foire voisine, il s'arrêtait pour prendre un petit coup de cidre, en disant bonjour. A cette idée qu'il l'avait demandée, Yette sentit son cœur battre très fort.

— Eh bien ! mignonne ?

Elle allait répondre ; mais, soudain, elle songea à Jean et à Pierre, les associant dans sa pensée contre ce nouveau venu. Ils en mourraient bien sûr, tous les deux, comme ils l'avaient écrit ! La veille, elle avait rencontré Pierre, qui, en l'apercevant, avait rougi ; en outre, elle avait cru distinguer plusieurs fois, le soir, des bruits de pas sous sa fenêtre, et, cachée derrière son volet, elle avait deviné la silhouette de Jean. Et son cœur jusque-là si calme, si peu fait aux déceptions et aux souffrances, un violent combat se livra. Depuis quelque temps, elle avait rêvé de l'amour comme de l'union simple et douce de deux tendresses, sans arrière-pensée, sans amertume, sans regret, et voilà que l'amour lui apparaissait une chose douloureuse, une bataille qui laissait des victimes sur le chemin. Et ce serait elle, la petite Yette, si frèle, si mignonne, la cause de tous ces drames !

Après une grande semaine de réflexion, comme son père insistait pour connaître sa réponse au sujet de Christian, elle baissa la tête et, doucement, répondit :

— A quoi bon, mon père ?... Il me semble que je ne serais pas complètement heureuse !... Attendez !

Christian, le samedi suivant, ne passa point, affligé sans doute, et, de son côté, Yette pleura.

IV

Elle était plus jolie que jamais, maintenant ; ses grands yeux avaient pris une expression de tristesse qui lui allait délicieusement.

Après Pierre, après Christian, d'autres vinrent qui l'aimèrent aussi et le lui dirent. Elle aurait voulu, de son côté, donner son cœur tout-à-fait, vivre avec un brave et bon compagnon des années de joie, mais cette pensée la tourmentait sans cesse que d'autres pussent souffrir par elle ! Au moins, tant qu'elle ne dirait définitivement « non » à personne, ils avaient tous le droit d'espérer encore.

Et elle ne se prononça pas.

A chacun, elle accordait un peu de sa tendresse douce et reconnaissante.

— C'est étrange ! disaient les gens, la petite Yette ne se marie pas ! Ce n'est pourtant pas faute de prétendants ! Elle tourne la tête à tous les garçons de la ville !

— Elle aime peut-être ?

— Qui ?

— L'ouïe ne sait !

Le temps passa.

Christian s'était marié par ailleurs, et richement. Pierre ne s'était pas allé pendre, ni jeter dans la rivière. Il avait fait mieux. Il venait de célébrer ses accordailles avec une de ses cousines. Quant à Jean, il ne quittait plus le cabaret. Yette avait appris tout cela et, chaque fois, en avait eu de la peine ; elle avait cru dans la parole de chacun d'eux, et chacun d'eux avait emporté un peu de son cœur.

Et d'autres encore après des serments d'amour éternel, s'en étaient allés, oublioux !

— Tu vois, Yette, disait la grand'mère, tu as bien fait de ne pas te décider ; l'amour des hommes n'a point de durée !

V

Un matin, le bruit se répandit que Yette était malade, bien malade. La nouvelle courut de porte en porte. Le soir, on vit des ombres glisser vers la maison où la jeune fille habitait.

C'étaient les amoureux de Yette. Chacun d'eux l'avait demandée en mariage, et à chacun d'eux elle avait fait la même réponse décevante.

incertaine. Mais elle était si jolie, si jolie, qu'ils l'aimaient toujours au fond de leur cœur. Christian lui-même était venu, caché sous une grande houppelande pour ne point être reconnu ; il n'était pas heureux en ménage et regrettait Yette.

Pierre avait rompu ses accordailles ; le souvenir de Yette lui tenait trop au cœur.

Près de la porte aussi était Jean, qui avait déserté le cabaret ce jour-là.

Mais aucun n'osait entrer.

Ils se regardaient avec défiance, jaloux les uns des autres, semblant comprendre pourquoi ils étaient tous venus ainsi. L'un d'eux pourtant frappa à la porte.

Une voix cassée répondit :

— Laissez-moi ; ma pauvre petite Yette se meurt !

Le vent soufflait, très apre. Était-ce parce qu'il fouettaient leurs visages, ou pour quelque autre cause ? Ces hommes pleuraient.

Silencieux, ils attendaient dans la nuit, espérant que Yette irait mieux. Tout-à-coup, dans la maison, il y eut un grand cri.

— Oh ! c'est fini ! dit Christian.

Le vent soufflait avec plus de violence.

Quand on leur permit d'entrer, Yette reposait dans sa belle robe blanche, avec une gerbe de fleurs dans ses bras. Ses grands yeux, ces yeux qui avaient fait qu'on l'avait tant aimée, étaient clos. Seule sa petite bouche avait un sourire encore.

Les jeunes hommes doucement pénétrèrent dans la chambre, tête nue.

— De quoi est-elle morte ? demanda l'un.

Une voix murmura :

— D'amour peut-être !

Alors, grand'mère, qui sanglotait dans un coin de l'âtre, se leva, prit la gerbe qui reposait dans les bras de Yette et, sans parler, cueillit une fleur pour chacun.

HENRY DE FORGE.

Comptabilité agricole

Ne craignez rien, chers lecteurs, ce mot n'implique nullement l'idée d'une paperasserie bureaucratique contre laquelle vous regimberiez à bon droit. Dieu merci, vous n'êtes point faits pour les ronds de cuir et vous contrastez avantageusement par votre activité avec cette nuée de bureaucrates qui nous envahit de toutes parts.

Aussi le cultivateur ne peut-il avoir une comptabilité aussi rigoureuse que celle d'un banquier : il n'en a ni le temps ni le goût.

Mais un simple agenda, où chaque jour, à la veillée, il inscrirait ses dépenses et ses recettes, les échéances des sommes qu'il doit ou qui lui sont dues, les journées de ses ouvriers, les travaux effectués, lui serait d'une incontestable utilité.

Puis, ne pourrait-il pas, chaque mois ou chaque trimestre, ou du moins à la fin de l'année, faire sa caisse, c'est-à-dire additionner ses dépenses et ses recettes et faire la différence ?

L'inventaire annuel au moment de morte saison, par un jour de pluie ou de neige, serait vite fait et donnerait au cultivateur l'estimation de tout ce qu'il emploie pour faire valoir son fond.

Ces deux registres — l'agenda et le livre des inventaires, — étant bien tenus, suffisent au cultivateur.

Mais ils sont indispensables.

Voyons leurs avantages :

L'agenda, ou livre-journal, relatant toutes les opérations du cultivateur, lui rappelle — même longtemps après — les prix d'achat et de vente

d'un cheval, d'une vache, d'un instrument, de ses récoltes, de ses engrais.

Il lui permet de faire son bilan à la fin de l'année ; de voir, en un clin d'œil, si son avoir diminué ou augmenté, s'il est dans la bonne route ou s'il se fourvoie.

Le livre des inventaires n'est pas moins utile que le journal.

Point n'est besoin d'un gros livre comme on en voit dans les grandes administrations ou usines : un simple cahier suffit.

L'inventaire oblige le cultivateur à visiter, en les estimant à leur juste valeur, son mobilier et son bétail sans oublier les emblavures ni les récoltes en granges.

Cette visite permet de ranger, nettoyer, réparer les outils, matériel souvent laissé à l'abandon.

Fait exactement, et régulièrement chaque année, à l'époque de la morte saison, l'inventaire comparé, indique la marche générale, bonne ou mauvaise de l'exploitation.

En résumé, simple et pratique, la comptabilité s'impose à tout cultivateur sérieux : c'est l'ordre dans les travaux, la régularité dans les dépenses, la méthode dans les cultures, l'aide mémoire sérieux, le miroir parlant, le caniche de l'aveugle, la boussole du marin, le guide du sage.

Pourquoi donc le cultivateur n'adopterait-il pas cette élémentaire comptabilité ? Ce n'est pas incapacité : c'est négligence ou paresse. Parfois aussi c'est pour ne pas comtempler sa misère.

P. I. ZAN.

LETTRE PATOISE

Dà lai Côte de mai.

In capucin faisay in djo lai quête dain in vlaidge vou ai iaiyav des catholiques ai peu des huguenats. Comme ai ne cognéchaïpe bin l'endroit, ai se présentay daim tot les mägeons. Tot le monde était bin dgenti aiwô lu. Les huguenats, iy bayint, poche qu'au l'aivant pavou d'être endgenatchi çai le renviint. Le minichetre qu'avai vu ci capucin à vlaidge pensé bin qu'au velay allay aichebin tchie lu. Comme ai daiyav s'absentay ci djo li po quelque temps, faire lai quête-ai mairtié tchu enne ardoise ces dous mots laie tins : *Nescio vos*, ai peu dié en sai fanne : Sô tci capucin vint quettay tchie nos, te iy motrer. Tocci ; ai veut bin compare ço que colî veut dire Tchu colî ai païtchê. Ai n'était pe inco bin loin tiaïn le capucin airivé en effet en lai tiure. Tot en entraînt ai remairtié enne demé dozaïne de bé gros tchaimbons pendus à tué. Lai fanne di minichetre iy motré l'ardoise. Le capucin de iy dire : Comme ai l'à dgenti, votre hanne ; i crayî qu'au nainmaipe les capucins ; i me trompé rudement. Ai dit qu'au vos fâ me bayie trâ bé tchaimbons, dis pu bê que vos ait. Lai fanne iy bayié les tchaimbons. Le capucin lai remaïchié ai peu païtchê. — Tiaïn le pasteur rentré, ai demandé en sai fanne : Ai peu, qu'dit le capucin, tiaïn te ié motray l'ardoise ? — Oh ! ay l'était content ; ai l'é trovay que l'etô rudement dgenti. — Comment dgenti ? — Eh ! ai peu bin être content ; recidre d'in cò trâ tchaimbons. — Quê tchaimbons ? — Ces trâ tchaimbons que té mairtay qu'au faiay y bayie. — Ah ! le coquin ! Ay té dinche attraippay ? — In moment aipré, le minichetre revoyé le capucin païtchî d'enne mägeon, ai peu le raipelé. Main le capucin iy crié : *Nescio vos* — *nescio vos*. Ces dous mots signifiant : I ne vos cognâpe Stu que n'dape de bôs.

Ça et là

Sait-on qu'il existe une église en corail ? Cette église se trouve dans l'île de Mahé, la principale des îles Seychelles, dans l'océan Indien. Les îles Seychelles, où beaucoup de personnes croient que se trouvait le paradis terrestre, forment un archipel de 114 îles situées à environ 600 kilomètres de Zanzibar.

Elles s'élèvent en pente rapide, dont le point culminant est l'île de Mahé, qui est presque le centre du groupe. Toutes ces îles sont de formation coralligènes. Les plages sont d'un sable calcaire, entourées de récifs de corail de nuances et de formes variées. Ces récifs forment une sorte de muraille autour des îles, et quand le soleil darde ses rayons sur les sables, les bords reflètent des traînées de lumière qui rappellent l'arc-en-ciel.

Les maisons que dominent l'église sont toutes comme celle-ci, bâties en corail que que l'on taille par blocs massifs, et qui brille comme un beau marbre rose. La tour élevée et dentelée se dégage du feuillage des gigantesques palmiers qui croissent à plus de cent pieds, dépassant les maisons et ombrageant l'église de corail.

Joli coup d'œil, mais peu décrit, et pour cause. Les touristes vont ailleurs. Peut-être ont-ils tort.

Récréations du dimanche

Solutions aux questions posées dans le N° 252 du *Pays du Dimanche* :

964. ANAGRAMME.

Blanche de Castille.

965. MOT CARRÉ SYLLABIQUE.

DE DI CA CE
DI GI TA LES
CA TA RAC TE
CE LES TE S

966. VERSIFICATION FRANÇAISE.

Vers à reconstruire.

LE BONHEUR.

Oh ! que de fois en proie à de sombres pensées,
Flétrissant sous le poids de mes douleurs pas-

[sées]

Mes regards vers la terre et ma main sur le cœur,
Voyant tout ce qu'au fond d'une existence hu-

[maine]

On trouve de néant, de souffrance et de haine,
Triste, je me suis dit : « Où donc est le bonheur ? »

Au grand banquet, de fiel notre coupe est rem-

[plie]

L'un la vide en silence et boit jusqu'à la lie ;

L'autre, indigné, la brise en ses doigts frémis-

[sants]

Mais le bonheur pour tous est un profond mys-

[tère]

Une énigme qu'un jour Dieu jeta sur la terre,

Et dont nul homme encore n'a deviné le sens.

967. MOTS EN CROIX.

P
U
R
G
P A R A D I S
T
O
I
R
E

Ont envoyé des *solutions partielles* : MM. J. H. F. S. ami de la liberté et du travail à St. U; Dieu garde-moi de ceux en qui je me fie !... de ceux dont je me défie, je saurai me garder à Cornol ; Les futures fruitières de Genève ; Un jurassien admirant les beautés du lac de Champsé : Le Néuphar de l'étang de Bonfol ; Le président des salamandres saléviennes : Pylade et Oreste à Chaux-de-Fonds.

972. COMBLE.

Quel est le *Comble de la Misanthropie* pour un canotier ?

973. PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES CONSONNES.

Compléter les mots suivants par les voyelles manquantes et l'on obtiendra une épigramme de quatre vers :

Chl — bu — id — * ve — pn — s — mr — er — s — Idr — ds — mrrs — * ll — * ppri — Chl — bn — stt — * n — bllnt — s * dmr — * h — q — n * st — * l — ds — mrrs — pr — l * sprt.

974. SYNONYMES

Commencement d'un Proverbe :

Dispute. — *Monde.* — *Fâcheux.*
Baudet. — *Savant.* — *Union.*
Prêtre. — *Courage.* — *Colère.*
Temple. — *Vaisseau.*

975. CONTRAIRES.

Fin du Proverbe :

Cuit. — *Été.* — *Défense.* —
Rien. — *Coupable.* — *Interne.* —
Mauvais. — *Reconnaissance.* —
Ami. — *Géant.*

Envoyer les solutions jusqu'au mardi soir, 25 courant.

Publications officielles

Examens de droit. — Les candidats en droit qui se proposent de subir pendant les séries du Nouvel-An leurs examens théorique ou pratique d'avocat, doivent s'inscrire avec pièces requises chez le Président de la Cour suprême jusqu'au 20 décembre 1902.

La place de buraliste postal à Alle. S'adresser avant le 18 novembre à la Direction à Neuchâtel.

Avis concernant le passage dans la landwehr et dans le landsturm et la libération du service au 31 décembre 1902. Voir cet avis dans la Feuille officielle, N° 90 du mardi 11 novembre 1902.

Convocations d'assemblées.

Etat-civil. — Les électeurs de Charmoille, Pleujouse, Asuel et Fregicourt sont convoqués le 23 à 3 h. à la maison d'école de Charmoille pour procéder à l'élection du suppléant et de l'officier d'état-civil.

Courroux. — Le 16 à 11 h. pour décider la construction d'un chemin.

Cornol. — Le 22 à 8 h. du soir pour discuter et éventuellement voter le règlement d'organisation.

Côte de l'argent

Du 12 Novembre 1902

Argent fin en grenailles. fr. 89. — le kilo.

Argent fin laminé, devant servir de base pour le calcul des titres de l'argent de boîtes de montres . . . fr. 91. — le kilo

G. Moritz, gérant, Editeur-Imprimeur.